

Homère (VIII^e siècle av. J.-C.), *Illiade*, XXIV, v. 600-624, traduction d'E. Bareste (1843).

« Vieillard, Hector vient de t'être rendu ; il repose maintenant sur un lit funèbre. Au lever de l'aurore tu pourras revoir ton fils et le ramener dans tes foyers ; mais en ce moment prenons notre repas. Niobé, cette noble mortelle à la belle chevelure, songea cependant à manger, quoiqu'elle eût perdu dans son palais six filles charmantes et six fils à la fleur de leur âge. Apollon, dans son courroux contre Niobé, s'arma de son arc d'argent et immola tous ses fils ; et Diane, qui se plaît à lancer de rapides flèches, fit périr les jeunes filles parce que leur mère avait osé s'égaliser à la belle Latone en disant qu'elle avait produit de nombreux rejetons, tandis que Latone n'avait eu que deux enfants. Ainsi les deux descendants de Latone, Diane et Apollon, immolèrent les douze enfants de Niobé. Ces malheureuses victimes restèrent pendant neuf jours baignées dans leur sang, et personne ne se présenta pour les ensevelir : Jupiter avait rendu ces peuples insensibles comme la pierre ; le dixième jour elles furent ensevelies par les habitants de l'Olympe. Mais Niobé, après avoir longtemps pleuré, consentit à prendre quelque nourriture ; maintenant elle est parmi les rochers et les montagnes désertes de Sipyle, où sont, dit-on, les grottes des nymphes qui chaque jour dansent sur les rives de Achéloüs ; et quoique changée en pierre, l'infortunée Niobé ressent encore les maux qui lui furent envoyées par les dieux. Songeons donc à prendre notre repas. Vieillard tu pourras, à ton aise, pleurer ton fils dans Ilion, car alors il sera temps de verser sur son cadavre d'abondantes larmes. » En disant ces mots il immole une brebis blanche que ses compagnons dépouillent et préparent ; ils coupent les chairs de la victime, les percent avec des broches, les font rôtir et les retirent du foyer.

Ovide (I^{er} siècle av. J.-C.- I^{er} siècle ap. J.-C.), *Les Métamorphoses*, VI, v. 146-312, traduction de G. T. Villenave (1806).

La Lydie frémit de ce châtiment. La Renommée en porta le bruit dans les villes de la Phrygie, et le propagea dans tout l'univers.

Niobé, avant son hymen, et lorsqu'elle habitait encore Sipyle, dans la Méonie, avait connu la malheureuse Arachné ; mais elle apprit son malheur, qu'elle regarda comme le châtiment d'une fille vulgaire, et n'en retira pas cette leçon qu'il lui convenait de s'abaisser devant les dieux, et d'être moins superbe dans ses discours. Tout contribuait à la rendre présomptueuse et vaine ; mais quoique son amour-propre en fût flatté, ce n'étaient ni les murs bâtis aux accords de la lyre de son époux, ni le sang des dieux qui coulait dans ses veines, ni le sceptre des rois, qui l'enivraient d'un orgueilleux délire : c'étaient ses enfants ; et Niobé eût pu être la plus heureuse des mères, si elle n'eût été elle-même trop fière de ce bonheur.

La fille de Tirésias, Manto, qui connaît l'avenir, agitée par un esprit divin, prédisait un jour dans la rue de Thèbes : « Isménides, criait-elle, courez ceindre vos têtes de laurier !

empressez-vous ! offrez vos vœux ! faites fumer l'encens aux autels de Latone et de ses enfants ! C'est Latone elle-même qui vous le commande par ma voix » ! Elle dit : les Thébaines obéissent. Elles couronnent leur front du feuillage sacré. L'encens fume sur les autels, et la prière monte avec lui vers les cieux.

Cependant Niobé s'avance au milieu de sa nombreuse cour. On la reconnaît à sa robe de pourpre tissée d'or. Belle, malgré sa colère, elle agite sa tête superbe et ses cheveux sur son épaule ondoyants. Elle s'arrête, et promenant devant elle l'orgueil de ses regards : « Quelle est, s'écria-t-elle, votre folie ? pourquoi préférer ainsi les dieux qu'on vous annonce aux dieux que vous voyez ? pourquoi Latone a-t-elle des autels, tandis que j'en attends encore ? Moi ! fille de Tantale, qui seul de tous les mortels fut admis à la table des dieux ! moi, fille d'une sœur des Pléiades, et petite-fille d'Atlas, qui sur sa tête soutient l'axe des cieux ! moi, dont le père fut fils de Jupiter ! moi, dont Jupiter est encore le beau-père ! »

« Les peuples de la Phrygie sont soumis à mes lois. Je règne dans le palais de Cadmus. Ces murs, qui s'élevèrent aux accords de mon époux, et le Thébain qui les habite, reconnaissent son pouvoir et le mien. Je possède d'immenses richesses qui s'offrent partout à mes regards. J'ai les traits et la majesté d'une déesse. Ajoutez à tant d'éclat sept filles et sept fils ; ajoutez bientôt sept gendres et sept brus ; et demandez ensuite d'où peut naître mon orgueil ! »

« Je ne sais pourquoi vous osez me préférer une Titanide, la fille de Céos, Latone, à qui la Terre refusa une retraite où elle pût enfanter. Votre divinité ne put trouver un asile ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sur les mers. Elle fut exilée du monde jusqu'à ce que Délos, touchée de ses malheurs, et, pour arrêter sa course vagabonde, lui dit : « Vous errez sur la terre, comme moi sur les mers » ; et elle lui offrit son sein mobile et flottant sur les ondes. Latone y devint mère de deux enfants. Mais ce n'est que la septième partie de ceux qui me doivent le jour. Je suis heureuse : qui pourrait le nier ? Je serai toujours heureuse : qui oserait en douter ? C'est ma fécondité qui assure mon bonheur. Je suis au-dessus des revers de la fortune. Quelque bien qu'elle puisse m'ôter, elle m'en laissera toujours plus que n'en possède Latone ; et ma félicité est trop élevée pour que rien puisse désormais en borner le cours. Quand même dans ce peuple d'enfants le Destin m'en ravirait plusieurs, je ne serai jamais réduite, comme Latone, à n'en avoir que deux. Ah ! combien elle sera toujours éloignée du nombre qui me restera ! Allez donc : détachez de vos fronts ces couronnes, et cessez des sacrifices vains". Les Thébaines obéissent. Elles détachent le laurier qui ceint leurs cheveux ; elles interrompent leurs sacrifices ; mais elles continuent d'adorer la déesse en silence.

Latone est indignée. Elle se transporte sur le sommet du Cynthe, et parle ainsi à ses enfants : « C'est en vain que je suis votre mère ! c'est en vain que, fière de votre naissance, je croyais ne céder qu'à l'auguste Junon. Je doute maintenant de ma divinité. Si vous ne les protégez, on va s'éloigner des autels où, depuis tant de siècles, on m'adresse des vœux. Mais ce n'est pas tout encore. La fille de Tantale ajoute l'insulte à son impiété. Elle ose vous préférer ses enfants ; et, imitant le crime de son père, elle ose me mépriser, se comparer à moi, et flétrir ma maternité d'un reproche odieux. Je suis à peine mère, dit-elle ! Ah ! puisse-t-elle incessamment l'être moins que moi-même. »

La déesse allait ajouter la prière à ce discours : « C'en est assez, dit Apollon : une plus longue plainte retarderait la vengeance. » « C'en est assez, s'écrie Diane » ! et l'un et l'autre, cachés dans un nuage, s'élancent rapidement dans les airs, et arrivent sur les remparts thébains.

Hors des portes s'étend une plaine immense, sans cesse foulée par les chevaux rapides, sans cesse aplanie par les chars qui volent sur l'arène. C'est là que s'étaient rendus les enfants de Niobé, montés sur des coursiers ardents que pare la pourpre de Tyr, et qui obéissent à des freins d'or.

Tandis qu'Ismène, le premier qui fit sentir à Niobé l'orgueil d'être mère, modérant ses coursiers écumants, tourne et retourne en cercle, il jette un cri soudain. Un trait mortel le frappe et pénètre son cœur. Sa main mourante abandonne les rênes ; il penche lentement à gauche ; il tombe, et ses yeux se couvrent des ombres de la mort.

Au bruit du trait fatal qui siffle et résonne dans l'air, Sipyle presse son coursier : tel qu'un pilote qui, présageant la tempête, à l'aspect du nuage menaçant, déploie toutes ses voiles et appelle le rivage : tel Sipyle presse sa fuite. Mais le trait inévitable le suit ; il frémit sur sa tête, s'y fixe, et sort par sa bouche sanglante. Le cou tendu, il courait penché sur son coursier. Il glisse sur la crinière, et tombe, et roule sur l'arène.

L'infortuné Phédime, et Tantale, qui porte le nom de son aïeul, après avoir terminé leur course, exerçaient à la lutte leur force et leur adresse. Ils aiment ces jeux d'une jeunesse ardente et vigoureuse. Déjà leurs seins se touchaient fortement pressés. Un même trait les atteint, les perce l'un et l'autre. En même temps ils gémissent, ils tombent ; leurs corps sont encore entrelacés. En même temps ils ferment les yeux et descendent chez les morts.

Alphénor, qui les voit expirants, se frappe, se meurtrit, accourt, soulève leurs corps glacés, veut les réchauffer, les embrasse, et meurt dans ce pieux devoir. Un trait lancé par Apollon lui perce le sein. Le fer qu'il en retire entraîne une partie du poumon. Son sang jaillit, et son âme s'évapore dans les airs.

Le jeune Damasichthon ne meurt pas d'une seule blessure. Une flèche le frappe entre le genou et les nœuds souples de son jarret nerveux. Tandis que sa main veut arracher le trait fatal, un nouveau trait l'atteint à la gorge : le sang qui s'élance avec force repousse le trait, et retombe avec lui.

Le dernier de tous, Ilionée, élève en vain ses bras vers le ciel, et lui adresse d'inutiles prières : « Pardonnez, grands dieux », s'écriait-il, ignorant qu'il n'en avait que deux à fléchir. Apollon fut ému ; mais il n'était plus temps. La flèche meurtrière était déjà lancée ; elle frappe légèrement au cœur de cet enfant, qui expire dans de moindres douleurs.

Bientôt la Renommée, les cris du peuple, et le deuil de la cour, annoncent à Niobé le meurtre rapide de ses enfants ; elle s'étonne, elle s'indigne que les Dieux aient eu tant d'audace et tant de pouvoir. En même temps elle apprend qu'Amphion, son époux, vient de terminer, par le fer, sa vie et sa douleur.

Oh ! qu'en ce moment Niobé était différente de cette reine superbe qui éloignait le peuple des autels de Latone ! Niobé, qui portait sa tête altière dans les murs de Thèbes, Niobé, envinée par les flatteurs qui formaient son cortège, de ses ennemis même pourrait maintenant obtenir la pitié. Elle presse, elle embrasse les corps glacés de ses enfants ; elle leur donne les derniers baisers. Levant ensuite vers le ciel ses bras décolorés : « Jouis, s'écrie-t-elle, cruelle Latone ! jouis de ma douleur. Assouvis ton cœur de mes larmes. Repais ce cœur barbare du sang de mes enfants. Je souffre, et tu triomphes, implacable ennemie. Tu triomphes ! Mais que dis-je ? si mon malheur est extrême, moins heureuse que moi, tu me cèdes encore ; et, après tant de funérailles, je l'emporte sur toi. »

Elle parle, et déjà résonne dans l'air l'arc tendu par la main de Diane. Les Thébains ont frémi : Niobé seule est intrépide. L'excès du malheur ajoute à son audace. Couvertes de longs voiles de deuil, les cheveux épars, ses filles étaient debout rangées autour des lits funèbres de leurs malheureux frères. Soudain, l'une d'elles frappée arrache de son sein le trait déchirant, tombe sur le corps d'un de ses frères, et meurt en l'embrassant. Une autre s'efforçait de consoler sa mère infortunée ; elle parlait encore, elle expire atteinte par une invisible main. L'une tombe en fuyant ; une autre succombe à ses côtés ; une autre en vain se cache ; une autre tremble, et ne peut éviter son destin. Une seule restait. Sa mère la couvre de tout son corps, de tous ses habits, et s'écrie : « De sept filles que j'eus, ah ! laisse-m'en du moins une : je n'en demande qu'une, et la plus jeune encore ! »

Mais tandis qu'elle implorait Latone, cette tendre et dernière victime expirait dans ses bras. Veuve de son époux, ayant perdu tous ses enfants, Niobé s'assied au milieu d'eux. Tant de malheurs ont épuisé sa sensibilité. Déjà le vent n'agite plus ses longs cheveux. Son sang s'est arrêté, et son visage a perdu sa couleur. Son œil est immobile. Tout cesse de vivre en elle. Sa langue se glace dans sa bouche durcie. Le mouvement s'arrête dans ses veines. Sa tête n'a plus rien de flexible ; ses bras et ses pieds ne peuvent se mouvoir. Ses entrailles sont du marbre. Cependant ses yeux versent des pleurs. Un tourbillon l'emporte dans sa patrie. Là, placée sur le sommet d'une montagne, elle pleure encore, et les larmes coulent sans cesse de son rocher.

Théophile Gautier (1811-1872), « Niobé ».

Sur un quartier de roche, un fantôme de marbre,
Le menton dans la main et le coude au genou,
Les pieds pris dans le sol, ainsi que des pieds d'arbre,
Pleure éternellement sans relever le cou.

Quel chagrin pèse donc sur ta tête abattue ?
À quel puits de douleurs tes yeux puisent-ils l'eau ?
Et que souffres-tu donc dans ton cœur de statue,
Pour que ton sein sculpté soulève ton manteau ?

Tes larmes, en tombant du coin de ta paupière,
Goutte à goutte, sans cesse et sur le même endroit,
Ont fait dans l'épaisseur de ta cuisse de pierre
Un creux où le bouvreuil trempe son aile et boit.

Ô symbole muet de l'humaine misère,
Niobé sans enfants, mère des sept douleurs,
Assise sur l'Athos ou bien sur le Calvaire,
Quel fleuve d'Amérique est plus grand que tes pleurs ?

**Charles-Marie Leconte de Lisle (1818-1894), *Poèmes antiques*,
« Niobé ».**

Ville au bouclier d'or, favorite des Dieux,
Toi que bâtit la Lyre aux sons mélodieux,
Toi que baigne Dirke d'une onde inspiratrice,
D'Héraclès justicier magnanime nourrice,
Thèbes ! – Toi qui contins entre tes murs sacrés
Le Dieu né de la foudre, aux longs cheveux dorés,
Ceint de pampre, Iakkhos, qui, la lèvre rougie,
Danse, le thyrses en main, aux monts de la Phrygie !
Ville illustre, où l'éclair féconda Sémélé,
Un peuple immense en toi murmure amoncelé.

Au lever du soleil, doucement agitée,
Telle chante la Mer, quand Inô-Leucothée,
La fille de Kadmos, Déesse à qui tu plais,
Abandonne en riant son humide palais,
Et déroule à longs plis le voile tutélaire
Qui du sombre Notos fait tomber la colère.
Les Nymphes aux beaux yeux, habitantes des eaux,
Ont couronné leurs fronts d'algues et de roseaux,
Et, s'élançant du sein des grottes de Nérée,
Suivent la belle Inô, compagne vénérée.
Pareilles sur les mers à des cygnes neigeux,
Elles nagent ! Les flots s'apaisent sous leurs jeux,
Et le puissant soupir des ondes maternelles
Monte par intervalle aux voûtes éternelles.
Tel ton peuple murmure et court de toutes parts !
De joyeuses clameurs ébranlent tes remparts ;
Tes temples animés de marbres prophétiques
Ouvrent aux longs regards leurs radieux portiques ;
Au pied des grands autels qu'un sang épais rougit,
Sous le couteau sacré l'hécatombe mugit,
Et vers le ciel propice une brise embaumée
Emporte des trépieds la pieuse fumée.
L'ardent Lykoréen, l'oeil mi-clos de sommeil,
De la blonde Thétis touche le sein vermeil.
La Nuit tranquille couvre, en déployant ses ailes,
La terre de Pélopes d'ombres universelles.
Les jeux Isménéens, source de nobles prix,
Finissent, et font place aux banquets de Kypris ;
L'olivier cher aux Dieux ceint les fronts héroïques ;
Et tous, avec des chants, vers les remparts lyriques

Reviennent à grand bruit comme des flots nombreux,
Par les plaines, les monts et les chemins poudreux.
Leur rumeur les devance, et son écho sonore
Jusqu'aux monts Phocéens roule et murmure encore.
Mille étalons légers, impatients du frein,
Liés aux chars roulant sur les axes d'airain,
Superbes, contenus dans leur fougue domptée,
Mâchent le mors blanchi d'une écume argentée.
Qu'ils sont beaux, asservis mais fiers sous l'aiguillon,
Et creusant dans la poudre un palpitant sillon !
Les uns, aux crins touffus, aux naseaux intrépides,
De l'amoureux Alphée ont bu les eaux rapides ;
Ceux-ci, remplis encor de sauvages élans,
Sous le hardi Lapithe assouplissent leurs flancs,
Et, rêvant, dans leur vol, la libre Thessalie,
Hennissent tout joyeux sous le joug qui les lie ;
Ceux-là, par Zéphyros sur le sable enfantés,
Nourris d'algue marine et sans cesse irrités,
S'abandonnant au feu d'un sang irrésistible,
Ont du Dieu paternel gardé l'aile invisible,
Et, toujours ruisselants de rage et de sueur,
Jettent de leurs grands yeux une ardente lueur.
Ils entraînent, fumants d'une brûlante haleine,
Les grands vieillards drapés dans la pourpre ou la laine,
Graves, majestueux, couronnés de respect,
Et les jeunes vainqueurs au belliqueux aspect,
Qui, fiers du noble poids de leur gloire première,
Sur leurs casques polis font jouer la lumière.
Les enfants de Kadmos à leur trace attachés
S'agitent derrière eux, haletants et penchés ;
Et dans Thèbes bientôt les coursiers qui frémissent
Déposent les guerriers sous qui les chars gémissent.
Le palais d'Amphiôn, aux portiques sculptés,
S'entr'ouvre aux lourds essieux l'un par l'autre heurtés.
Chaque héros s'élance, et les fortes armures
Ont glacé tous les coeurs par d'effrayants murmures.
Les serviteurs du Roi, sur le seuil assemblés,
Servent l'orge et l'avoine aux coursiers dételés ;
Et les chars, recouverts de laines protectrices,
S'inclinent lentement contre les murs propices.

Sous des voûtes de marbre, abri mystérieux,
Loin des bruits du palais, de l'oreille et des yeux,
En de limpides bains nourris de sources vives,

De larges conques d'or reçoivent les convives.
L'huile baigne à doux flots leurs membres assouplis ;
De longs tissus de lin les couvrent de leurs plis ;
Puis, aux sons amoureux des lyres ioniques,
Ils entrent, revêtus d'éclatantes tuniques.
Ô surprise ! en la salle aux contours spacieux,
L'argent, l'ambre et l'ivoire éblouissent les yeux.
Dix Nymphes d'or massif, qu'on dirait animées,
Tendent d'un bras brillant dix torches enflammées ;
Mille flambeaux encore, aux voûtes suspendus,
Font jaillir tour à tour leurs feux inattendus ;
Et la flamme, inondant l'enceinte rayonnante,
Semant d'ardents reflets la pourpre environnante,
Irradie en éclairs aux lambris de métal.
Comme un Dieu que supporte un riche piédestal,
Le divin Amphiôn, semblable au fils de Rhée,
D'un sceptre étincelant charge sa main sacrée,
Et soutient, le front haut, de ses larges genoux,
Sa lyre créatrice, aux accents forts et doux.
La paix et la bonté, la gloire et le génie
Couronnent à la fois ce roi de l'harmonie.
Dans sa robe de pourpre, immobile et songeur,
Il suit auprès des Dieux son esprit voyageur ;
Il règne, il chante, il rêve. Il est heureux et sage.
Sa barbe, à longs flocons déjà blanchis par l'âge,
Sur sa grande poitrine avec lenteur descend,
Et le bandeau royal serre son front puissant.
Assise à ses côtés sur la pourpre natale,
La fière Niobé, la fille de Tantale,
Droite dans son orgueil, avec félicité
Contemple les beaux fruits de sa fécondité :
Sept filles et sept fils, richesse maternelle
Qu'elle réchauffe encore à l'abri de son aile.
Auprès d'elle, à ses pieds, actives, et roulant
La quenouille d'ivoire au gré de leur doigt blanc,
Vingt femmes de Lydie aux riches bandelettes
Ourdissent finement les laines violettes.
Telles, près de Thétis, sous les grottes d'azur
Que baigne incessamment un flot tranquille et pur,
En un lit de corail les blanches Néréides
Tournent en souriant leurs quenouilles humides.

Pourtant, les serviteurs font d'un bras diligent
Couler les vins dorés des kratères d'argent ;

Le miel tombe en rayons des profondes amphores ;
Aux convives royaux les jeunes Kanéphores
Offrent les fruits vermeils. Sous le festin fumant
La table aux ais nombreux a gémi longuement. [...]